
Le témoin dans la scène énonciative : approche sémiotique du roman posthume de Tahar Djaout, *Le Dernier Été de la raison*.

Mme Nadja AIT MOHAND épouse BENKACIMI^{*1} ; Mme Naima
MERDJI²

¹ - MAA, Université Mouloud MAMMERI, Tizi-Ouzou,
aitmohandnadjia3@gmail.com

² - MCA, Directrice de thèse, Université Abdelhamid Ibn Badis,
Mostaganem, merdjinaima@gmail.com

Soumission : 13/11/2025

Acceptation : 08/12/2025

Publication : 26/12/2025

Résumé:

Cette étude propose une lecture sémiotique du roman posthume de Tahar Djaout, *Le Dernier Été de la raison*, à la lumière de la sémiotique subjectale de Jean-Claude Coquet. Elle explore comment l'œuvre met en scène l'effacement de la subjectivité dans un monde dominé par le discours dogmatique des « Frères vigilants ». Le problème central est celui du maintien du sens lorsque la parole libre est menacée. L'analyse montre que la figure du témoin — fictionnel (Boualem Yekker) et dictionnel (Djaout et le narrateur) — incarne une résistance sémiotique et éthique. Par le geste énonciatif, le sujet, entre souffrance et action, maintient vivante la

*Auteur correspondant.

possibilité du sens. Djaout fait ainsi de Yekker le dernier témoin du sens, gardien fragile de la raison face au silence.

Mots clés : Témoin — Sémiotique — Subjectivité — Énonciation — Résistance

The Witness in the Enunciative Scene: A Semiotic Approach to Tahar Djaout's Posthumous Novel *The Last Summer of Reason*.

Abstract:

This study offers a semiotic reading of Tahar Djaout's posthumous novel *Le Dernier Été de la raison* through Jean-Claude Coquet's subjectal semiotics. It examines how the novel stages the erasure of subjectivity in a world ruled by the dogmatic discourse of the "Vigilant Brothers." The central issue is how meaning can endure when free expression is suppressed. The analysis shows that the figure of the witness—fictional (Boualem Yekker) and dictional (Djaout and the narrator)—embodies both semiotic and ethical resistance. Through the act of enunciation, the subject, caught between suffering and action, keeps the possibility of meaning alive. Djaout thus presents Yekker as the last witness of meaning, a fragile guardian of reason against imposed silence.

Key words: Witness — Semiotics — Subjectivity — Enunciation — Resistance

1- Introduction :

La littérature, au-delà de sa littérarité telle que l'ont définie formalistes et structuralistes, se présente toujours comme un lieu de mémoire et de

transmission. Elle ne se limite pas à l'organisation de formes ni à l'infinité des lectures potentielles évoquée par l'OULIPO ; elle met, aussi, enjeu des voix qui disent, qui s'effacent ou qui témoignent. Lire une œuvre, c'est alors reconnaître en elle la scène fragile où se confondent le sujet qui nie, et le témoin qui atteste de leur affrontement.

C'est dans cette perspective que nous proposons d'aborder *Le Dernier Été de la raison* de Tahar Djaout. Ce roman, publié à titre posthume, met en scène un monde où la parole dogmatique des « Frères vigilants » tend à abolir toute subjectivité, réduisant l'énonciation à un mécanisme sans altérité. Face à cette entreprise d'effacement, le personnage de Boualem Yekker ne se réduit pas à une simple figure du sujet en résistance : il est également témoin, dépositaire d'une mémoire menacée, observateur de la disparition d'un univers où l'art, la lecture et la beauté demeureraient des valeurs cardinales.

La sémiotique subjectale de Jean Claude Coquet, qui distingue entre les statuts de sujet et de non-sujet comme instance d'énonciation, offre un cadre privilégié pour analyser cette configuration. Elle permet non seulement de comprendre l'affrontement entre parole libre et discours dogmatique, mais aussi d'interroger la place spécifique du témoin. Celui-ci se décline en deux figures : le témoin fictionnel, représenté par Yekker au cœur du récit, et le témoin dictionnel, incarné par Djaout, par l'acte d'écriture et par le lecteur dans l'acte de réception.

2- La scène énonciative : un sujet en quête de sens

Ainsi, *Le Dernier Été de la raison* ne se réduit pas à une fiction sur l'obscurantisme : il constitue une véritable scène énonciative où l'art devient acte de mémoire, où le témoin se fait

garant d'une raison menacée, et où la littérature, en dernière instance, sauve quelque chose du sujet au moment même de son écrasement.

Dans le Dernier été de la raison, le sujet énonciateur fait advenir le sens par l'appropriation singulière qu'il opère de la langue. Comme le souligne Jean Claude Coquet, « l'énonciation ne sera [...] rien de plus, mais rien de moins non plus, que l'acte par lequel le sujet fait être le sens ». Ainsi, à travers le geste énonciatif, se profile une subjectivité qui cherche à résister à l'effacement du sens et à la déshumanisation du monde. Le roman met ainsi en place une scène énonciative conflictuelle, où plusieurs instances, dont les programmes narratifs et axiologiques s'opposent radicalement, s'affrontent, se télescopent.

2-1-Les Frères Vigilants : figures de l'anti-sujet et du faux témoin

D'un côté, les Frères vigilants et l'ensemble de ceux qui partagent leur programme idéologique, incarnent les forces de l'anti-sujet¹. Dans la perspective sémiotique, ils se constituent comme sujets de droit modalisés par *le vouloir rétablir* un ordre du monde conforme à la « loi de la foi ». Leur programme narratif repose sur la prétention de détenir le vrai, à purifier le langage et les corps au nom d'une vérité transcendante.

Ils incarnent la négation de la liberté du sujet et la menace du sens lui-même. Ils sont animés par une modalité passionnelle : la peur, la haine, la certitude, qui abolit toute distance réflexive. Érigés en sujets de droit par leur propre discours, ils se modalisent par le *vouloir rétablir* un équilibre supposé du monde, au nom d'une loi transcendante qu'ils croient immuable. Réduits

On appellera anti-sujet, un sujet qui, pour réaliser sa quête, est amené à s'opposer à la quête d'un autre sujet.¹

à une seule fonction perceptive, celle de l'« œil omniscient », ils deviennent purs observateurs sans intériorité, c'est-à-dire sans cette zone d'ombre où naît le jugement. En ce sens, ils représentent la déchéance du sujet sémiotique : incapables de douter, ils ne témoignent pas, ils surveillent. Ils sont les faux témoins du monde, ceux qui voient sans comprendre, qui constatent sans interpréter.

Leur programme narratif s'inscrit dans une logique d'exclusion et de purification ; il s'alimente de multiples sous-programmes d'usage tels que : la jeune fille qui jette la première pierre, l'autostoppeur assassin, celui qui détruit la voiture de son adversaire ou encore l'anonyme qui rédige une lettre de menace. Tous participent d'un même système de passion : ils agissent sous l'emprise d'un fanatisme qui les réduit à un fragment de leur corps, cet « œil omniscient » qui surveille, dénonce et condamne. L'œil, symbole de vigilance dévoyée, devient ici la métaphore d'une conscience aliénée, d'un regard vidé de toute intériorité. Dépourvus de faculté de jugement, ils ne peuvent accéder à la raison ; ils demeurent enfermés dans la passion, hors de toute éthique du sujet.

Leur parole ne possède pas une énonciation mais une répétition. Elle relève d'un discours déjà dit, figé, ritualisé, vidé de sa subjectivité. Leur langage ne fait pas être le « sens », il le réduit. Dans la logique du conflit narratif, ces anti-sujets menacent le système axiologique du narrateur et de Boualem Yekker : ils incarnent la victoire de la norme sur la nuance, du dogme sur la pensée.

2-2- Boualem Yekker : le sujet témoin du monde déchu

Face aux Frères vigilants, Boualem Yekker se dresse comme le contrepoint éthique et poétique de cette humanité mutilée. Sujet de passion

lui aussi, mais passion du sens, il se modalise par le *vouloir préserver* dans son être de sujet parlant : ouvrir chaque matin sa librairie, malgré la peur, devient un acte énonciatif : un geste de libération de la parole face au mutisme social. C'est affirmer la primauté du dire sur le silence, de la pensée sur la servitude. Il apparaît comme un sujet de passion dont le vouloir persiste malgré l'angoisse et la peur. Dans une société où la lecture est perçue comme une grave atteinte à l'ordre, à la Parole Divine, Yekker témoigne silencieusement du monde déchu.

Yekker est le témoin fictionnel par excellence : témoin du désastre, mais aussi de la survivance de la parole. Son vouloir n'est pas celui du héros conquérant, mais celui du témoin obstiné, du sujet qui refuse de rompre le lien entre sens et résistance. Il ne combat pas les Frères Vigilants par la force, mais par la continuité d'un geste symbolique : maintenir ouverte la porte du sens. Dans la perspective de la sémiotique subjectale, Yekker incarne la subjectivité résistante, celle qui, par l'énonciation, affirme encore la possibilité d'un sens humain. À travers lui, le narrateur, instance d'origine, se fait témoin dictionnel, dépositaire d'une expérience de la langue menacée et pourtant persistante. L'acte d'énonciation devient ainsi un acte de résistance : témoigner, c'est encore créer du sens, c'est maintenir vivante la possibilité d'un sujet.

L'opposition entre les Frères vigilants et Boualem Yekker est donc moins morale que sémiotique. Elle oppose deux rapports au langage : l'un fondé sur la contrainte et la fermeture, l'autre sur l'ouverture et la mémoire. Le témoin, dans sa double dimension fictionnelle et énonciative, naît de cette tension. Il est celui qui perçoit, éprouve, et transmet malgré tout.

2-3. L'instance narratrice : le sujet juge et la scène du jugement

Revenons à l'instance narratrice, il apparaît qu'elle occupe une position singulière dans l'économie énonciative dans *Le Dernier Été de la raison*. Sa voix, omniprésente, assume une fonction de sujet juge : elle évalue, interprète, moralise. Nous ne sommes pas ici dans un récit où la moralisation viendrait clôturer l'action, comme le veut la structure canonique du récit linéaire. Chez Djaout, la moralisation innervait tout le tissu narratif, se déployant à chaque chapitre comme un souffle critique. Le narrateur, ou plus exactement l'instance qui parle, observe et juge simultanément les deux programmes opposés : celui de Boualem Yekker, sujet de passion et de sens, et celui des Frères Vigilants, sujets de la foi et de la cécité.

Cette omniprésence du jugement confère à la voix narrative une autorité éthique et interprétative : elle ne se contente pas de raconter, elle produit du sens en l'orientant. Ainsi, c'est bien cette instance qui « fait être le sens » non pas en l'imposant, mais en le révélant par l'évaluation constante des conduites. Elle se situe donc au carrefour de la narration et de la conscience, dans un espace où le dire devient acte de discernement.

3- Le sens comme acte du sujet : de la phénoménologie à la sémiotique

Ramener le sens à l'acte du sujet, c'est déplacer la question de l'énonciation du plan linguistique vers une dynamique phénoménologique, où le langage ne se comprend qu'à travers le geste qui le fait devenir. L'acte énonciatif devient ainsi la manifestation d'une intentionnalité incarnée : le sujet fait exister le monde à travers le mouvement même de sa parole.

Dans la perspective ouverte par Jean-Claude Coquet, la passion ne se réduit pas à un simple état affectif ; elle est inscrite dans la double action qui l'encadre, celle du sujet agissant et celle du monde qui répond : « *la passion ne peut plus être dissociée analytiquement de la double action qui l'encadre et qui lui confère son statut d'existant.* »². Cette interaction confère à la passion son statut d'existant, car elle est, selon les termes de Coquet, à la fois épreuve et modalisation. Le sujet ne vit pas la passion : il la fait vivre en l'actualisant dans son discours.

Celle approche rejoint la pensée phénoménologique de Maurice Merleau-Ponty pour qui le corps n'est pas un simple support de l'esprit, mais un espace de potentialité : Le « je peux » du corps, antérieur au « je pense » de la conscience, fonde la possibilité même du sens. Il précède la réflexion, il est le premier lieu du témoignage. Le geste, la parole, le regard du narrateur sont des formes de « je peux », des actualisations concrètes d'une présence au monde.

3-1-Le narrateur comme témoin énonciatif

Dans cette perspective, l'instance narratrice dans *Le Dernier Été de la raison* se définit moins comme un narrateur omniscient que comme un témoin énonciatif. Sa parole se situe à la frontière du vécu et du dit, de la perception et du jugement. Elle ne prétend pas posséder la vérité du monde, mais en témoigne à travers la tension entre la perception et la saisie dudit monde.

Quête du sens, op. cit., p.9.²

Le narrateur se fait donc le garant d'un espace de sens toujours menacé : il observe, il décrit, mais surtout sauvegarde l'expérience de l'humain dans un univers où la parole devient suspecte. Ce témoin n'est pas un juge transcendant, mais un sujet de discours qui assume la responsabilité du dire, d'interpréter et de maintenir vivante la possibilité du langage.

Ainsi, chez Djaout, le narrateur n'est pas seulement un médiateur entre l'auteur et le lecteur : il est une instance de résistance sémiotique. Son jugement n'est pas seulement moral, il est ontologique : juger, ici, c'est faire exister. Par cette fonction, la narration elle-même devient un témoignage du sens, un espace où s'accomplit la dialectique entre la raison et la foi, entre la parole et le silence.

3-2- Le pâtir et l'agir : la dynamique du sujet affecté

Force est de constater que, dans *Le Dernier Été de la raison*, l'émotion est partout : dans les événements qui rythment la déchéance du monde, dans les images du quotidien dévasté, dans chaque mot chargé d'une sensibilité tragique. Le roman de Djaout est habité par une vibration affective constante, où les émotions ne se présentent pas comme des accidents du récit, mais comme sa matière même. Chaque geste, chaque parole, chaque silence devient le lieu d'une tension entre la souffrance et la résistance.

Les personnages djaoutiens n'échappent pas à cette condition. Ils « pâtissent » avant d'agir, et leur agir n'est jamais détaché de ce pâtir originaire. Paul Ricoeur le formule avec cette justesse phénoménologique :

D'un point de vue phénoménologique, on ne peut rencontrer le problème du pâtir que si l'on a affaire à des êtres agissants. [...] Si nous n'étions simplement que des êtres mécaniques, si nous n'étions pas les

auteurs de nos actions, capables de passer par les modalités du vouloir et du pouvoir, nous ne saurions pas ce que c'est que les passions. C'est à des êtres agissants qu'il arrive ce quelque chose : souffrir.³

Ricœur montre ici que la souffrance n'est pas le contraire de l'action, et cette dernière est plutôt la condition de possibilité de la souffrance. On ne souffre pas si l'on est pas capable d'agir, c'est —à-dire de répondre. La passion n'appartient pas à l'ordre de la passivité, mais à celui de la réversibilité : elle met le sujet en tension entre ce qu'il subit et ce qu'il peut.

Or, cette dialectique du pâtir et de l'agir s'inscrit au cœur même de la sémiotique de Jean Claude Coquet, le sujet ne peut être réduit à un simple centre d'intentions : il est un être traversé par les forces, à la fois internes et externes, qui le situent dans un champ d'épreuves. Ainsi, « *la passion ne peut plus être dissociée analytiquement de la double action qui l'encadre et qui lui confère son statut d'existant* »⁴. Autrement dit, la passion n'est pas un état, mais un événement sémiotique : elle advient dans le va-et-vient entre l'action subie et l'action accomplie, entre ce que le sujet endure et ce qu'il pose en retour.

3-3. Le sujet répondant : souffrir c'est déjà agir

La réflexion de Ricœur peut être prolongée, dans le roman de Djaout, par une inversion féconde : le contraire est aussi vrai, car c'est aux êtres souffrants, aux sujets affectés par l'appel de l'Autre, qu'il « arrive ce quelque chose : agir ». Autrement dit, c'est de la souffrance que naît la possibilité d'une réponse.

Henault A., *Le Pouvoir comme passion*, PUF, Paris, 1994, p.211.³
Quête du sens, op. cit., p.9.⁴

Les personnages dans *Le Dernier Été de la raison* se situent précisément dans cet espace de réversibilité. Boualem Yekker, sujet de passion, est d'abord un être traversé par la peur, la nostalgie, la perte, mais ces affects ne le paralysent pas. Ils constituent le moteur de son agir. Chaque matin, il rouvre sa librairie, non pas par routine, mais par fidélité à son sens menacé. Son geste, en apparence banal, devient un acte énonciatif, un témoignage silencieux de résistance.

C'est là que la sémiotique de Coquet éclaire Djaout : le sujet djaoutien est un sujet répondant, engagé dans un dialogue avec le monde. Il n'agit pas à partir d'une volonté souveraine, mais parce qu'il est affecté. La modalité du vouloir s'enracine ici dans celle du devoir-être, non pas imposé par une loi extérieure, mais né du sentiment de l'altération. Le sujet agit parce qu'il est atteint, parce qu'il ne peut pas ne pas réagir à l'injustice du réel.

3-4- Le corps sémiotique et l'épreuve du témoignage

Cette dynamique trouve un ancrage phénoménologique essentiel dans la pensée de Maurice Merleau-Ponty, pour qui le corps est la première instance de la subjectivité : Le "*je peux*" du corps précède le "*je pense*" de la personne. Ce principe phénoménologique rejoint le modèle sémiotique du sujet incarné. Avant de se dire, le sujet agit ; avant de penser, il éprouve. Le corps du sujet : son regard, sa voix, son geste, est la première scène d'énonciation. Chez Djaout, Boualem Yekker ne raisonne pas le monde : il l'éprouve charnellement. Son angoisse, sa fatigue, son obstination sont des formes du « je peux », c'est-à-dire de la présence au monde dans son immédiateté.

Ainsi, la sémiotique du sujet permet de penser une anthropologie du témoignage : celui qui souffre et qui agit témoigne du sens, non par la distance intellectuelle, mais par l'expérience vécue. Le corps devient le premier lieu de la sémiotique : l'espace où le monde s'éprouve, se comprend et se dit.

Dans *Le Dernier Été de la raison*, l'articulation du pâtir et de l'agir devient une véritable éthique de la subjectivité. L'émotion n'est pas décorative : elle est la condition du sens. Les êtres mécaniques, pour reprendre l'image de Ricoeur, ne connaissent ni passion ni mémoire. Les Frères Vigilants, réduits à leur « œil omniscient », sont justement ces êtres mécaniques : ils agissent sans pâtir, ils obéissent sans répondre. En cela, ils sont privés de subjectivité.

Boualem Yekker, au contraire, agit parce qu'il pâtit. Sa souffrance le rend témoin : elle lui confère une épaisseur éthique et énonciative. Ce qu'il endure devient l'acte même de son dire. Dans la logique de Coquet, il incarne le sujet épistémique. Jean-Claude Coquet base sa théorie sur les travaux de Bachelard, le sujet épistémique est un sujet doté de la dimension cognitive, qu'il manifeste à travers la dimension pragmatique : « *actant personnel d'abord, puis actant social, il répondra à ce que la culture scientifique lui demande...* »⁵. Coquet définit le sujet épistémique : « *le discours épistémique, effectuation de la dimension cognitive, est à plusieurs niveaux et se développe en phases. L'actant d'un tel discours lui est isomorphe ; il sera*

COQUET. J-C, *La Quête du sens*, Op. Cit, p. 120.⁵

donc fonction de la séquence particulière où il est engagé »⁶. Il ajoute encore un peu plus loin :

Auteur et agent d'un programme- on peut même avancer que le moi scientifique est un programme d'expériences- il devra dans sa quête éventer les pièges en produisant un savoir nouveau, c'est-à-dire un savoir transformé. Le sujet épistémique balise ainsi son itinéraire et fait l'expérience du devenir de l'esprit : il devient intellectuellement ce qu'il n'était pas.⁷

À travers cette citation, il est saisissable que le sujet épistémique est un agent qui passe d'un état premier à un état second, où le premier est un actant social qui devient un actant cognitif., celui pour qui le sens naît dans la traversée du désastre. Le roman de Djaout, dès lors, ne raconte pas seulement la chute d'un monde, mais la persistance du sens à travers le sujet souffrant, ce sujet qui, parce qu'il ressent, demeure capable de témoigner.

4-Les passions comme marque de l'être-au-monde : approche sémiotique du sentir dans le roman

Or, avant même d'interroger les émotions et les passions qui traversent le texte, il convient de préciser ce que nous entendons par *passion* et de déterminer les instances qui en sont les porteurs. La question se pose en effet : **quelles passions sont à l'œuvre dans *Le Dernier Été de la raison* ? par rapport à quelles instances, et selon quelle économie du discours ?**

Dans la perspective de la sémiotique subjectale, la passion n'est jamais simple état affectif : elle est la manifestation sensible du rapport du sujet à

Idem. p.128.⁶

Coquet. J-C, *La Quête du sens*, Op. Cit, p. 120.⁷

son monde, l'expression phénoménologique d'un être engagé dans l'expérience du sens. Coquet rappelle que « *la passion ne peut plus être dissociée analytiquement de la double action qui l'encadre et qui lui confère son statut d'existant* »⁸. Elle est donc à la fois un effet : le pâtir, et une puissance d'agir : une modalisation du rapport du sujet au monde.

Paul Ricœur, dans une approche complémentaire, souligne que « *d'un point de vue phénoménologique, on ne peut rencontrer le problème du pâtir que si l'on a affaire à des êtres agissants* »⁹. L'homme n'éprouve la souffrance, la peur ou la joie qu'en tant que sujet capable : capable de vouloir, de pouvoir, d'agir. Ainsi, poursuit Ricœur, « *Si nous n'étions simplement que des êtres mécaniques, si nous n'étions pas les auteurs de nos actions, capables de passer par les modalités du vouloir et du pouvoir, nous ne saurions pas ce que c'est que les passions* »¹⁰. La passion est donc la résonance du sens vécu : elle advient à ceux qui participent activement au monde, et non à de simples mécanismes.

Mais, ajoute Ricœur, « *c'est aussi aux sujets souffrants, à des êtres répondants à un appel de l'extérieur, de l'Autre, qu'il arrive ce quelque chose : agir...* »¹¹. Dans cette réciprocité entre pâtir et agir s'instaure la véritable dynamique du sujet : un sujet qui se découvre affecté par le monde tout en continuant à le transformer. C'est précisément la situation des instances du roman : Boualem Yekker, les Frères Vigilants, ou encore la voix

Quête du sens, op. cit., p.9.⁸

Henault A., *Le Pouvoir comme passion*, PUF, Paris, 1994, p.211.⁹

*Ibidem.*¹⁰

*Ibidem.*¹¹

narratrice : tous oscillent entre action et passion, entre la maîtrise et l'atteinte.

Afin de mieux cerner les configurations passionnelles qui structurent l'univers du roman, nous pouvons, à titre d'appui pour une classification, rendre la typologie des catégories de bases des passions, proposée par Daniel Goleman¹², Ce répertoire, loin d'être purement psychologique, peut se lire sémiotiquement comme un ensemble de modalisations affectives du sujet, c'est-à-dire des formes de relation au monde.

Cette classification, si elle semble d'abord relever de la psychologie des émotions, trouve dans le cadre sémiotique une portée beaucoup plus large : elle permet de saisir comment chaque passion, en tant que modalisation du vouloir, du pouvoir ou du savoir, configure la relation du sujet à son monde. C'est dans cette perspective que nous pouvons examiner chacune de ces catégories :

- Colère : fureur, indignation, ressentiment, courroux, exaspération, tracas, acrimonie, animosité, mécontentement, irritabilité, hostilité, et, à l'extrême, haine et violence pathologique.

Dans le roman, *Le dernier été de la raison*, cette colère traverse les « Frères vigilants », sujets modalisés par le *vouloir établir* la loi divine. Leur indignation devient passion motrice, mais aussi principe d'aveuglement : en prétendant défendre la foi, ils en annihilent l'esprit.

Goleman D., *L'intelligenceémotionnelle*, Laffont, Paris, 1997.¹²

- Tristesse : chagrin, affliction, mélancolie, abattement, désespoir, voire dépression profonde.

Boualem Yekker, lui, incarne cette tonalité. Son abattement est celui d'un homme conscient de la défaite de la raison. Cependant, cette tristesse n'est pas synonyme de paralysie : elle devient un moteur discret de résistance, une fidélité silencieuse à l'idéal de sens et de beauté.

- Peur : anxiété, inquiétude, effroi, terreur.

Elle parcourt le récit comme une fond d'ambiance : peur de l'autre, peur du chaos, peur de soi-même. Mais chez Boualem Yekker, cette peur se transmute en courage : c'est-à-dire en un *vouloir-pouvoir malgré tout*.

- Amour et plaisir : confiance, dévotion, joie, fierté.

Ces passions rares et fragiles se condensent dans l'attachement de Boualem Yekker à ses livres : un amour de la parole, une foi dans le Verbe, qui le place au rang de Témoin dictionnel, celui qui persiste à dire quand tout interdit la parole.

- Dégout, honte et surprise, enfin, structurent la dimension éthique du texte. Le dégoût face à la barbarie, la honte d'appartenir à un monde déchu, la surprise d'une grâce encore possible : autant de micro-affects qui configurent la texture sensible du discours narratif.

Ainsi comprise, la passion chez Djaout ne se réduit pas à un simple registre émotionnel. Elle devient la trace sémiotique de la présence du sujet au monde, la marque de son engagement dans l'expérience du sens. *Le Dernier Été de la raison* se déploie alors comme un champ tensif où les

affects ne sont pas des accidents du récit, mais des révélateurs du positionnement éthique et existentiel des instances : entre souffrance et résistance, entre silence et témoignage.

4-1. La solitude : un espace phénoménologique et la passion du retrait

Dans ses Essais de de psychanalyse appliquée, Freud identifie, parmi les affects primordiaux de l'enfance, trois figures étroitement liées à l'expérience du manque et de la peur : la solitude, le silence et l'obscurité. Ces trois éléments, selon lui, conservent dans la psyché adulte la trace indélébile d'une angoisse originelle : « *De la solitude, du silence, de l'obscurité, nous ne pouvons rien dire, si ce n'est que ce sont là vraiment les éléments auxquels se rattache l'angoisse infantile qui jamais ne disparaît entière chez la plupart des hommes* ». ¹³

Cette observation, que nous ne reprenons pas ici dans une visée psychanalytique stricte, éclaire cependant avec une justesse singulière la situation passionnelle de Boualem Yekker, instance centrale dans *Le Dernier Été de la raison*. Freud situe cette angoisse dans la persistance des complexes infantiles, non comme pathologie, mais comme mémoire du sensible. Or, dans la perspective de la sémiotique subjectale, ces traces ne relèvent pas d'un inconscient clos, mais de ce que Coquet appellerait une épaisseur phénoménologique du sujet, c'est-à-dire la part de vécu qui fonde toute énonciation.

Freud S., *Essais de psychanalyse appliquée*, Gallimard, Paris, 1933, p.210.¹³

Nous ne recherchons donc pas ici à expliquer la posture de Boualem Yekker par le détour d'un « inconscient refoulé », mais à comprendre comment sa solitude donne sens, comment elle devient un mode d'être au monde. Il ne s'agit pas d'un état passif, mais d'une posture sémiotique : Boualem Yekker est un sujet en retrait, un sujet affecté qui choisit la distance pour mieux se maintenir dans l'être. La solitude, ici, n'est pas subie, elle est convoquée.

Ce « désert cognitif », dans lequel se trouve Boualem Yekker, n'est pas vide de sens, mais au contraire saturé d'une tension entre présence et absence, parole et silence. Chez Coquet, le sujet se définit par l'épreuve du monde : il est celui qui, exposé au réel, cherche à lui donner forme par la médiation du langage. Mais lorsque le monde devient illisible, lorsque la raison s'effondre sous la loi du fanatisme, le sujet se retire pour préserver en lui un résidu de sens. La solitude de Boualem Yekker est alors l'espace où ce reste survit, un espace de résistance éthique et symbolique.

Dans cette perspective, la solitude devient une passion fondatrice. Elle articule la modalité du *vouloir-être-seul* à celle du *devoir-se-protéger*. Par son mouvement de retrait, Boualem Yekker ne s'exclut pas du monde, il en reformule la distance. Il habite la solitude comme lieu de résonance intérieure, où la parole se recueille avant de se risquer à nouveau. Son geste quotidien : ouvrir la librairie malgré la peur, manifeste ce paradoxe : la solitude nourrit la parole, elle en est la condition.

La topographie du roman traduit cette dialectique. L'espace urbain : la capitale, dévorée par le bruit et la menace, devient le lieu du non-sens, celui où le sujet ne peut plus dire. À l'inverse, l'espace « entre mer et montagne », évoque un ailleurs possible, un souffle d'être. Ce contraste spatial n'est pas

anodin : il symbolise le passage d'un monde saturé d'idéologie à un monde encore ouvert à la phénoménalité, à la présence nue des choses.

Ainsi, la solitude de Boualem Yekker ne relève pas seulement d'un affect, mais d'une modalisation existentielle. Elle marque l'entrée du sujet dans un rapport d'épreuve avec lui-même et avec le langage. En cela, elle rejoint la conception coquetienne du sujet comme instance de tension et de méditation : ni tout à fait acteur, ni tout à fait patient, mais *témoin* de sa propre traversée du sens.

La solitude, le silence et l'obscurité sont donc les figures phénoménologiques d'un même processus : le retrait du monde pour mieux en porter témoignage. Dans le silence de la librairie fermée, dans la pénombre de ses pensées, Boualem Yekker ne s'éteint pas : il écoute. Et c'est dans cette écoute, fragile mais tenace, que se fonde son acte d'énonciation. La solitude devient dès lors non pas l'absence du lien, mais la condition d'une parole véritable, celle du témoin dictionnel, celui qui, séparé des autres, demeure pourtant au plus près de la vérité du monde.

4-2

. La présence d'autrui et la solitude comme modalité de compréhension

Si la solitude de Boualem Yekker semble d'abord être la marque d'un retrait, elle n'exclut pas pour autant la présence d'autrui. Celle-ci, loin d'être menaçante, est souvent source de quiétude et de réconfort : la femme, Kenza, Kamel, Belka ou encore les estivants constituent autant de figures de l'apaisement. Leur présence ne trouble pas le sujet ; elle l'apaise, elle rétablit

pour un instant la fluidité d'un monde devenu opaque. Mais cette présence d'autrui ne peut être envisagée que d'un point de vue phénoménologique, c'est-à-dire à travers la manière dont elle est perçue et vécue par l'instance. Ce qui compte n'est pas la coexistence objective, mais la manière dont elle s'éprouve dans le champ de la conscience.

Ainsi, lorsque le narrateur écrit : « *l'endroit incarnait même la face la plus insouciant et la plus déliée de cette vie. C'était une enclave de sérénité dans le pays chaque jour plus englué dans l'extrémisme et la violence* »¹⁴, il ne décrit pas seulement un lieu, mais une expérience de conjonction entre un sujet et un espace signifiant. Cette enclave de sérénité est l'image d'un monde possible, un fragment d'existence encore habitable au sein d'un univers désagré. Le rapport à l'espace devient alors l'indice d'une modalisation : Boualem Yekker *veut* croire en la possibilité de la paix, il *désire* s'unir à un monde encore lisible.

Dans cette optique, la solitude ne s'oppose plus à la présence des autres ; elle s'y conjugue. Le sujet peut se sentir seul au sein même de la proximité, comme il peut trouver une présence au cœur du vide. C'est pourquoi Boualem Yekker accède à une forme de solitude peuplée, habitée de figures aimées ou remémorées : un espace intérieur où le monde onirique et la mémoire viennent suppléer le réel défaillant. Ce sont là autant de « croires », au sens de Coquet : des croyances constitutives du sujet, des modalisations de son rapport au monde, qui viennent combler le vide passionnel et maintenir la cohérence du sens.

Le Dernier été de la raison, op.cit, p. 29.¹⁴

Dans cette perspective, l'espace-temps devient un opérateur sémiotique majeur : il n'est pas un simple décor, mais un univers de potentialités, un lieu de genèse du sens. Par la remémoration et le rêve, l'instance réorganise le monde, le réinvente selon les lois d'une subjectivité blessée. Ce travail de recomposition s'accompagne d'un vouloir-comprendre, modalité fondamentale du sujet djaoutien. Comprendre pour Boualem Yekker, n'est pas une activité intellectuelle, mais un acte existentiel : c'est chercher à inscrire de l'ordre dans un monde déréglé, à rétablir la médiation entre soi et l'Autre.

Or, comme le rappelle Coquet, la compréhension suppose la mise en mouvement du sujet dans la mise en scène énonciative : elle « s'enracine dans la corporéité du sujet qui éprouve le monde avant de le dire ». Comprendre, ici, c'est donc d'abord éprouver, c'est accueillir en soi l'incompréhensible pour tenter de lui donner forme. C'est pourquoi ce *vouloir-comprendre* est étroitement lié à la passion de la solitude : celle-ci offre au sujet l'espace intérieur nécessaire pour écouter le monde. Mais cette quête se heurte inévitablement à une limite. Le texte en porte la trace :

Jadis, ces paysages ne lui dispensaient pas que plaisir et réconfort mais aussi une profonde mélancolie suscitée par l'ombre de la mort. Les parures dont les saisons émaillaient le corps comblé de la ville lui faisaient surtout penser au temps qui passe, à la mort assise au bout. Il se surprenait à s'interroger : la mort fait-elle du bruit en s'avancant ? Oui, cette ville qui se contente des beautés que la nature lui a prodiguées, qui n'a pas, comme d'autres villes, domestiqué des fleuves, enjambé des collines, élevé des édifices impressionnants, cette ville choyée et suppliciée lui a souvent fait penser à la jouissance et à la mort, à la jouissance dans la mort. L'enfance

revient comme un reflux, le submerge, le livre, pieds et poings liés, aux tortures de la mémoire.¹⁵

Le passage de l'analyse à la remémoration signifie l'échec de la compréhension rationnelle. L'instance se replie alors dans le récit, seul mode de saisie encore possible du sens. Autrement dit, lorsque le monde devient inintelligible, le langage se substitue à la compréhension, la narration devient le dernier refuge du sens. De là découle une lecture essentielle : la solitude, dans *Le Dernier été de la raison*, ne relève pas d'une dépression ou d'un isolement pathologique, mais d'un acte sémiotique de survie. Elle est doublement orientée : vers le bien-être, comme espace de répit et d'apaisement, mais aussi vers la compréhension comme effort pour faire sens dans l'incompréhension. En ce sens, la solitude de Boualem Yekker incarne une forme par laquelle le sujet se maintient dans son humanité malgré la déshumanisation ambiante.

Ainsi comprise, la solitude n'est plus une absence d'autrui, mais une manière d'être-au-monde qui redonne au sujet la possibilité de penser, de croire, de comprendre. Elle s'inscrit dans la tention constitutive de toute énonciation : celle qui unit la parole au silence, la présence à l'absence, le sujet au monde qu'il tente, obstinément, de signifier.

4-3- La peur : de la déliaison du monde à la reconquête su sens

La peur, dans *Le Dernier Été de la raison*, n'est pas seulement une émotion contingente : elle est une modalisation existentielle, un mode d'être-au-monde du sujet Boualem Yekker. Elle traverse le texte non comme une

Le dernier été de lé raison, op. cit. p. 92.¹⁵

réaction, mais comme une structure de l'énonciation elle-même. En terme coquetiens, elle marque le passage du sujet de droit, assuré de ses valeurs, au sujet de passion, bouleversé par l'altérité et dépossédé de sa maîtrise du sens.

Les figures des *Frères Vigilants* cristallisent cette altérité menaçante : ils sont les anti-sujets du récit, les porteurs d'un programme modal fondé sur le *vouloir-faire croire*. Leur projet est d'effacer toute trace d'art, de littérature, de pensée, autrement dit : de nier la médiation symbolique qui rend possible la relation au monde. « Un monde sans œuvres », pour reprendre la logique du texte, devient alors un monde sans monde, puisque, dans la perspective phénoménologique, l'œuvre constitue l'espace où le réel advient à la conscience. L'interdiction à la librairie de Boualem Yekker est donc plus qu'une contrainte sociale : elle est une négation, un refus de la possibilité même de témoigner.

La peur de Boualem Yekker naît ainsi de cette dépossession du langage et de la pensée. Elle ne traduit pas une faiblesse morale, mais une lucidité : celle de l'intellectuel conscient d'assister à la désintégration du logos. En ce sens, la peur devient une figure de la passion cognitive, un pathos du sujet qui comprend trop bien la nature du monde qui l'entoure. Djaout en fait un témoin paradoxal : celui qui, tout en étant menacé de silence, continue à faire être le sens par la parole intérieure.

Cette peur n'est donc pas un simple affect ; elle participe à la sémiotique du réel. Coquet rappelle que « la passion ne peut être dissociée de la double action qui l'encadre et qui lui confère son statut d'existant ». C'est bien le cas ici : la peur agit sur Yekker tout en le constituant comme sujet. Elle est le lieu où se joue la tension entre *vouloir-vivre* et *devoir-mourir*, entre parler et se

taire. L'angoisse n'est pas seulement le symptôme d'un monde hostile, elle est la marque d'un sujet en quête de sens dans un univers où le sens se défait.

Il ne s'agit donc pas de dire que Boualem Yekker perd le sens, mais qu'il est le seul à en mesurer la disparition. La peur qui l'habite n'est pas celle d'un sujet déchu, mais celle d'un être lucide confronté à l'effondrement du symbolique. Là où les Frères Vigilants incarnent la perte effective du sens, puisqu'ils ont renoncé à toute médiation langagière, artistique ou spirituelle, Yekker en demeure le gardien douloureux. Sa peur témoigne encore d'un rapport vivant au sens : elle est le signe d'une conscience qui résiste à la perte de sens générale. C'est pourquoi Djaout fait de lui un témoin et non une victime passive ; il continue, à travers sa parole intérieure, à maintenir ouverte la possibilité du sens dans un monde qui cherche à l'abolir.

Le rapport de Yekker à l'art éclaire ce paradoxe. Ceux qui le persécutent : Les Frères Vigilants, veulent « *raturer, démembrer, détruire l'œuvre pour mieux ériger leur Livre* », abolissant toute pluralité ou diversité du sens au profit d'un absolu univoque. Face à eux, Yekker reste fidèle à l'art comme instance de visibilité de l'invisible, pour reprendre la célèbre formule de Klee : « *L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible l'invisible* »¹⁶ par le regard qu'il porte sur les paysages, les visages, les photographies, par le souvenir des livres et des voix perdues, Yekker continue de témoigner d'un monde possible, d'une altérité non encore anéantie.

Ainsi, la peur, loin de réduire le sujet à la passivité, ouvre la voie à la conscience du témoignage. Elle fait de Boualem Yekker un témoin dictionnel, celui qui, par la parole, interroge les limites du dicible, et un

Paul KLEE, *Théorie de l'art moderne*, 1920.¹⁶

témoin fictionnel, inscrit dans la fable, porteur de la mémoire de l'humain menacé. La peur devient alors l'épreuve de vérité du sujet, le lieu d'une résistance sémiotique : celle de la parole qui persiste à signifier, malgré tout.

3. 5-Le Dernier témoin du sens

Au terme de cette analyse, il apparaît que *Le Dernier Été de la raison* met en scène bien davantage qu'un simple conflit idéologique ou qu'un cadre historique. Djaout, à travers l'instance projetée de Boualem Yekker, propose une réflexion sémiotique majeure sur les conditions d'existence du sujet dans un monde où le sens vacille.

Dans cette perspective, la sémiotique subjectale de Jean Claude Coquet nous permet de saisir le roman comme l'histoire d'un sujet en lutte pour préserver sa capacité d'énonciation. Boualem Yekker incarne un sujet de droit, porteur d'un système axiologique fondé sur la liberté, la culture et le partage symbolique, progressivement réduit au statut de sujet de passion, traversé par la peur, l'angoisse et la solitude. Pourtant, ce sujet passionné ne renonce jamais à sa qualification de sujet : même atteint, même entravé, il persiste à vouloir-penser, vouloir-dire, vouloir-témoigner.

Les Frères Vigilants, quant à eux, se constituent en anti-sujet : leur programme modal vise à abolir l'œuvre et, avec elle, la médiation par laquelle le monde devient habitable. Leur domination se mesure à la réduction du langage, à la confiscation du regard, à la destruction du livre. L'effacement de la culture devient l'instrument d'une entreprise totalitaire, où s'impose un seul Livre et un seul sens. Face à ce monde univoque, Yekker demeure l'acteur fragile d'une sémiotique plurielle, il maintient un monde qui signifie encore.

Ainsi, la passion de la peur, loin de réduire Yekker au silence, devient le ressort même de sa résistance. Elle fait de lui ce que nous nommons, à travers ce travail, un témoin :

- Témoin dictionnel, par sa parole intérieure qui continue à faire être le sens ;
- Témoin fictionnel, parce que sa présence narrative au cœur du roman témoigne de l'histoire collective des Algériens menacés par l'obscurantisme.

C'est pourquoi *Le Dernier Été de la raison* peut être lu comme un texte-limite : il énonce la fin possible du sens tout en la contractant par le seul fait de l'écrire. Le roman devient alors une archive de l'humain, un espace où survient la mémoire de ce qui risque de disparaître. L'œuvre accomplit pleinement ce que Klee suggérait : rendre visible l'invisible : ici, le combat silencieux du sujet pour rester sujet.

En définitive, Tahar Djaout, écrivain assassiné pour avoir voulu défendre la liberté de penser, fait avoir voulu défendre la liberté de penser, fait de son personnage une figure emblématique ; celle du dernier gardien du sens, du dernier témoin de la raison. Par cette fiction ultime, il nous transmet une vérité essentielle : tant qu'un être demeure capable de dire « je », d'interroger le monde, de croire encore en la puissance du verbe, la lumière du sens ne s'éteint pas. Ainsi, la littérature non seulement témoigne, mais sauve ce qu'elle atteste.

6- Conclusion :

Au terme de cette étude, il apparaît que *Le Dernier Été de la raison* ne se réduit pas à la représentation d'un affrontement idéologique, mais qu'il s'impose comme une méditation sur les conditions d'existence du sujet dans un monde où le sens se défait. À travers la sémiotique subjectale, l'analyse a permis de saisir comment la figure du témoin, à la fois fictionnelle et énonciative, constitue le lieu d'une résistance au désenchantement du langage. Boualem Yekker, en tant que sujet de passion et de parole, réaffirme la puissance du dire comme ultime espace de liberté. Son geste énonciatif, simple et obstiné, oppose au silence imposé une fidélité au sens et à la mémoire. Par cette tension entre pâtir et agir, Tahar Djaout fait de son personnage le gardien de l'humain, le dernier témoin de la raison. Ainsi, l'écriture devient non seulement un acte de témoignage, mais une épreuve de vérité où la littérature accomplit sa fonction la plus essentielle : sauver, par la parole, la possibilité même du sujet.

7- Bibliographie :

Djaout, Tahar, *Le Dernier Été de la raison*, Paris, Seuil, 1999.

Bachelard, Gaston, *La formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris, Vrin, 1938.

Coquet, Jean-Claude. *Phusis et Logos : une phénoménologie du langage*. Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 2007.

Coquet, Jean-Claude. *Le discours et son sujet : essais de sémiotique linguistique*. Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1984.

Coquet, Jean-Claude. *Sémiotique du discours : du signe au sens*. Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1997.

Djaout, Tahar. *Le Dernier Été de la raison*. Paris, Éditions du Seuil, 1999.

Freud, Sigmund. *Essais de psychanalyse appliquée*. Paris Gallimard, coll. « Idées », 1933.

Goleman, Daniel. *L'intelligence émotionnelle*. Paris, Robert Laffont, 1997 (éd. orig. 1995, *Emotional Intelligence*).

Klee, Paul. *Théorie de l'art moderne*. Paris, Denoël, 1964 (éd. orig. 1924).

Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard, 1945.

Ricœur, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris, Seuil, 1990.

Ricœur, Paul. *Philosophie de la volonté II : Finitude et culpabilité*. Paris, Aubier, 1960.